



Visée interprétative

Lecture de deux descriptions de *Amerika* par F. Kafka¹

C. Cusimano – Université Masaryk de Brno²

Introduction

Alors que les textes sont couramment décrits suivant les grilles de lecture de la *Sémantique Interprétative* de F. Rastier, qui fait désormais autorité parmi les théories de tradition herméneutique, nous voudrions essayer de mesurer ce qu'il advient des isotopies lors de la comparaison de textes (ou d'extraits) dont celles-ci sont constitutives : disparaissent-elles le texte lu ou produisent-elles parfois un écho ressenti dans l'autre, les autres ? Ici, nous souhaitons nous interroger sur les virtualités qui entourent les textes et, de façon plus originale, le montrer en pratique, dans un travail expérimental. La comparaison de deux textes de F. Kafka sera donc l'occasion d'observer une partie de ces virtualités.

Mais auparavant, une courte réflexion sur l'activité interprétative nous semble pertinente.

¹ Nous tenons à remercier ici F. Rastier pour ces conseils éclairés et sa disponibilité. Merci aussi à J. Dupuis pour ses précieuses remarques.

² Pour toutes questions, suggestions, remarques : ccusim@phil.muni.cz



1. L'activité interprétative

Le prix payé pour la constitution d'un objet scientifique homogène est beaucoup trop élevé : après l'élimination des variations individuelles, il ne reste que le seul code partagé par tous les membres d'une même communauté.

C. Hagège, 1985 : 229

Comme le laisse entendre C. Hagège, il est crucial pour le sémanticien de considérer le locuteur dans sa dimension proprement individuelle. Ramené à une science des textes, cela revient à essayer de comprendre quel est le moteur individuel de l'activité interprétative des locuteurs. Pourquoi existe t-il tant d'interprétations d'un seul texte ? Ou encore, quels phénomènes internes aux locuteurs unissent selon eux les différentes faces d'une œuvre, d'un discours au sens linguistique ? Ces questions, qui impliquent un pallier sémique interprétatif, tout comme celui présent dans l'approche de F. Rastier, conduisent non plus vers une interprétation unique qui ferait fi des différenciations interprétatives potentielles, mais bien vers le lieu, le mobile et l'effet de parcours interprétatifs dissemblables, simplement dus au fait que chaque locuteur est avant tout un être à part. Dans ce sens, l'objectivation des découpages sémiques du linguiste est impossible, puisque l'univers sémantique des locuteurs est sans doute loin d'être uniforme, ce que M. Mahmoudian (1997 : 19) a ponctuellement pointé du doigt : « le sujet parlant manie-t-il avec une égale aisance la signification



de diverses unités linguistiques ? La réponse ne fait pas unanimité; même parmi les linguistes qui répondent négativement à cette question, nombreux sont ceux qui jettent dans la poubelle de la parole, de l'usage ou de la performance ce genre de distinction ». Quant aux parcours interprétatifs, il est probable que pour beaucoup de francophones, le célèbre vers cité par F. Rastier, « L'aube allume la source » ne provoque rien de plus qu'un froncement de sourcils. C'est une partie de la problématique posée dans son mémoire d'habilitation par Y.-M. Visetti (2003), qui met l'accent sur le caractère « actif » de l'interprétation :

« on semble assimiler la réception linguistique, qui conditionne cette mémorisation de la langue, à une sorte d'engrammation passive, et l'on paraît méconnaître le caractère toujours actif de l'interprétation – soit une certaine équivalence de l'entendre et du parler (tous deux à la fois passifs et productifs, individuels et collectifs, produits d'un faire ensemble, et non d'une succession d'émissions et de réceptions détentrices chacune de leurs sens) ».

C'est aussi ce que A. Culioli rappelait sans ménagement à N. Chomsky (2002 : 84) : « il y a des sujets et [que] ces sujets ne sont pas des robots ». Ainsi, les réseaux isotopiques, définis et produits par la récurrence d'un sème, sont pour le moins subjectifs et n'engagent souvent que le linguiste. Une distinction tend toutefois, en apparence, à dominer le problème : il convient de considérer qu'« une isotopie est une propriété d'un texte,



et que les lectures relèvent de « la performance des locuteurs ». Plutôt que d'opposer le caractère objectif d'une isotopie au caractère subjectif d'une lecture, on admet ici qu'une lecture est un texte, qui entretient des rapports privilégiés avec un autre texte, dit texte-source » (Rastier, 1987 : 105-106). Mais alors on ne comprend pas, dans ce cas, comment est-il possible de déterminer les isotopies du texte-source si celles-ci ne sont pas le fruit d'une lecture. En clair, le réseau d'isotopies du texte-source semble inaccessible sans la lecture. Il y a donc sans doute dans cette citation un amalgame assumé entre, d'une part, ce qui permet de considérer les isotopies comme objectives, et, d'autre part, ce que R. Jakobson a nommé la *littérarité*, ou pour le dire simplement, les traits qui portent à attribuer à un texte le statut de texte littéraire. A l'inverse, par cet amalgame, F. Rastier ne visait sûrement pas à réduire la fameuse distinction entre *le sens voulu par l'auteur* et *le sens perçu par l'interprète*. Il ne fait aucun doute, pour un sémanticien moderne, que le premier reste indéchiffrable dans sa totalité et que nous devons toujours nous contenter, au mieux, d'excellentes interprétations. Cette idée n'est d'ailleurs pas neuve. Comme le dit fort bien C. Chollier (58), « a) le sens 'original' d'un texte n'est pas à notre portée (thèse radicale de l'historicité que, selon Hirsch, Gadamer hérite de Heidegger) ». « A notre portée » que reste-t-il justement ? « Une interprétation valide », nous dit C. Chollier, basé sur un relevé valide des réseaux isotopiques qui balisent un texte.

Mais cela n'est bien sûr pas tout : dans ce chapitre expérimental, nous voudrions observer comment la lecture, cette activité interprétative active et individuelle, est aussi l'occasion de dépasser les isotopies réellement



présentes dans le texte étudié. Nous voulons donc esquisser comment, pour les locuteurs, tout texte est susceptible de s'entourer de virtualités en fonction de lectures de textes proches et comparables déjà effectuées.



2. Deux descriptions tirées de L'Amérique de F. Kafka

Pour notre démonstration, nous avons choisi de nous limiter ponctuellement à *L'Amérique*³ (*Amerika* en allemand) de F. Kafka, et d'isoler dans cette œuvre quelques scènes, ou plutôt deux descriptions qui, il nous semble, en même temps qu'elles se font écho l'une à l'autre, sont symptomatiques de l'ensemble du roman. Il s'agit de scènes « de balcon », balcons sur lesquels Karl Rossman se trouve souvent pris au piège dans le roman : comme le dit M. Moser-Verrey (1992 : 191), « faute de pouvoir toujours s'échapper, Karl recherche les lieux qui permettent à son regard de vagabonder. Il aime tourner ses regards vers ailleurs. Sa place préférée est près de la fenêtre ou sur le balcon ».

Nous ne présenterons pas plus l'ouvrage, ce que d'autres⁴ ont fait mieux que nous ne le pouvons. Mais ces deux extraits seront l'occasion de creuser, de manière pratique, cette approche de tradition herméneutique.

2.1 Sur le balcon à New-York

La première description choisie est donnée à voir à travers les yeux de Karl Rossman, posté au balcon de la maison de son oncle qui l'a généreusement accueilli chez lui (aussi curieusement qu'il l'en chassera) dès son arrivée à New York. Karl, à qui son oncle conseille de rester au calme et dans une oisiveté presque totale pour quelques temps, se tient donc sur le petit balcon de sa chambre et observe l'agitation en contrebas. Nous en

³ KAFKA F. (1946 (1921)) *L'Amérique*, Paris : Gallimard. Trad. de A. Vialatte.

⁴ Cf. Y. GILLI (1985).



laissons ci-dessous le texte⁵, muni d'illustrations, toutes issues d'extraits⁶ de la bande-dessinée de D. Casanave⁷.

Ce n'est pas la première fois du roman que Karl se trouve plus ou moins captif puisque, lors du débarquement du bateau qui l'emmenait de l'Allemagne vers les Etats-Unis, le chauffeur de la salle des machines l'avait déjà retenu quelque temps dans sa cabine. Cette fois-ci, il s'agit d'un balcon.

« Un étroit balcon longeait toute la pièce. Mais ce qui eût constitué dans la ville natale de Karl le plus haut des postes d'observation ne permettait guère plus ici que de dominer une rue qui, fuyant en droite ligne entre deux rangées de maisons coupées à la hache, allait se perdre dans un lointain où surgissaient formidablement, du sein d'une épaisse vapeur, les formes d'une cathédrale. Et, le matin comme le soir, et dans les rêves de la nuit, cette rue était le théâtre d'une circulation fiévreuse qui, vue d'en haut, se présentait comme un mélange inextricable de silhouettes déformées et de toits de voitures de toutes sortes, mélange compliqué sans cesse d'une infinité de nouveaux afflux, et d'où s'élevait un autre amalgame, encore plus forcené que lui, de vacarme, de



poussière et de bruits répercutés, le tout happé, saisi, violé, par une lumière puissante qui, dispersée,



emportée, ramenée à une vitesse vertigineuse par le tourbillon des objets, formait au-dessus de la rue, pour le spectateur ébloui, comme une épaisse croûte de verre qu'un poing brutal eût fracassée à chaque instant ».

F. Kafka, 1946, *L'Amérique*, p. 54.

⁵ En annexe se trouve la version originale en allemand.

⁶ En ligne à l'adresse : <http://www.pastis.org/jade/jan06/amerique/amerique.htm>

⁷ D. CASANAVE (2008) *L'Amérique*, Coll. Blanche.



Il y a bien sûr quantité de choses à consigner dans cette prenante description. Comme il se doit, nous nous contenterons de remarques sémantiques, et même sémiques uniquement.

Tout d'abord, il convient de noter l'importance des fonds sémantiques constitués par les isotopies génériques qui semblent être au nombre de trois :

- (1) Le caractère /urbain/de la scène ne devrait échapper à aucun lecteur.
- (2) Cette urbanité est présentée sous un aspect géométrique. L'/ordre/ est ici une composante essentielle du début de la description.
- (3) La /hauteur/ depuis laquelle est observée le spectacle est sans nul doute une des composantes importantes de la description que fait Kafka de cette rue New-Yorkaise, puisque c'est notamment ainsi que Karl peut apercevoir les « toits des voitures ». Pas moins de cinq lexèmes ou syntagmes permettent de l'attester.

Nous pouvons considérer que ces trois réseaux isotopiques sont conjoints : selon F. Rastier (1987 : 115), ils forment alors un *faisceau d'isotopies*, soit « un type de poly-isotopie ». Le tableau suivant illustre et synthétise cette hypothèse.



UNITES SEMANTIQUES	Isotopies génériques		
	/URBAIN/	/GEOMETRIE, ORDRE/	/HAUTEUR/
'étroit'		+	
'balcon'		+	+
'ville'	+		
'postes d'observation'			+
'dominer'			+
'droite ligne'		+	
'rangées'		+	
'maisons'	+		
'coupées à la hache'		+	
'formes'		+	
'rue'	+		
'cathédrale'	+	+	
'vue d'en haut'			+
'toits de voitures'			+
'rue' ²			

Figure 1 : Tableau des isotopies génériques (balcon de NY)

Il faut ajouter à cela que des éléments de formes sémantiques se détachent dans ce texte, des *isotopies spécifiques* par conséquent, qui se trouvent là encore sûrement en conjonction l'une avec l'autre. On pourrait choisir de les présenter dans cet ordre.

- (1) Un fort /tumulte/ envahit le spectateur de la scène urbaine.
- (2) De même qu'un /mouvement/ excessif.
- (3) Des éclairs de /violence/ viennent même emplir la rue.



(4) Tout ceci conduit très vite à l’/indistinction/.

Le cadre temporel de cette agitation est fixée par une cinquième isotopie spécifique /itératif/ qui indexe les lexies du tableau ci-dessous :

UNITES SEMANTIQUES	Isotopie spécifique : /ITERATIF/
<i>‘matin’</i>	+
<i>‘soir’</i>	+
<i>‘nuit’</i>	+
<i>‘sans cesse’</i>	+
<i>‘nouveaux’</i>	+

Figure 2 : Tableau d’une isotopie spécifique (balcon de NY)

Quant aux réseaux dont nous avons parlés plus haut, ils sont attestés par les lexèmes ou syntagmes suivants.



UNITES SEMANTIQUES	Isotopies spécifiques			
	/TUMULTE/	/MOUVEMENT/	/VIOLENCE/	/INDISTINCTION/
'circulation fiévreuse'	+	+		+
'forcené'				
'vacarme'	+			
'bruits répercutés'	+			
'épaisse vapeur'				+
'mélange inextricable'				+
'silhouettes déformées'				+
'sans cesse compliqué'				+
'amalgame'				+
'poussière'				+
'lumière puissante'		+		
'surgissaient formidablement'		+		
'afflux'		+		
'happé, saisi, violé'		+	+	
'dispersée, emportée, ramenée'		+		
'tourbillon'		+		
'vitesse vertigineuse'		+		
'poing brutal'			+	
'fracassée'		+	+	

Figure 3 : Tableau des isotopies spécifiques (balcon de NY)

Il nous faut à présent répondre à la deuxième partie de la question, l'interprétation à proprement parler de cet extrait. A ces fins, il faudrait sans doute ordonner notre présentation ; et à bien y regarder, on peut noter,



naturel : Kafka fixe les fonds sémantiques de la description, avant d'en donner le cadre temporel et de faire se mouvoir les éléments de formes. On pourrait peut-être y reconnaître un exemple d'*hypotypose*, cette figure de style qui, selon le TLFi, consiste « à décrire une scène de manière si frappante, qu'on croit la vivre ». L'effet produit est ici la perte des détails, produite aussi par l'angoisse subite qui s'empare sans doute de Karl à la vue de cette multitude grouillante. Le surgissement de la lumière achève l'apparition de cette croûte de verre et l'altération des détails. J. Sudaka-Bénazéraf (2001 : 20) ne dit pas autre chose à propos d'une autre scène :

« Le héros de l'Amérique, Karl Rossman, renaît au monde par l'acuité de ses yeux. Le roman s'ouvre et se clôt par un acte de regard, par une montée de la perception visuelle. Le ville de New York, paradigmatique de toutes les modernités urbaines, déploie pour lui des réseaux de lignes sur lesquelles il se déplace, multiplie des cadrages frontaux, latéraux, obliques, des surfaces atomisées par des effets ondulatoires de la lumière que son regard embrasse avidement par les fenêtres et les balcons ».

Nous allons à présent mettre en rapport celle-ci avec une autre scène de balcon située plus loin dans le texte.



2.2 Sur le balcon de Brunelda

Lors de la seconde description, Karl se trouve aussi sur un balcon, mais sa situation est beaucoup moins reluisante que lorsqu'il était sur celui de son oncle. Il vient de perdre son emploi de groom à l'hôtel Continental à cause de Robinson et vient d'échapper de justesse à la police, sauvé par Delamarche qui, à la demande de la propriétaire de l'appartement, Brunelda, a installé Karl sur le balcon. Il y est d'ailleurs désormais pris au piège, comme Robinson qui fait office de servant au couple Delamarche-Brunelda.

Le simple fait que cette scène se déroule une nouvelle fois sur un balcon a de quoi interpeller : il est rare qu'un personnage principal de roman soit souvent prisonnier dans ce type de lieux. De plus, les balcons ne sont qu'une partie des pièges dans lesquels tombe Karl. Nous avons déjà dit qu'une cabine de mécanicien de bateau, une chambre aussi, font l'affaire tout au long du roman.



« Karl se leva, s'appuya sur la grille et regarda en bas dans la rue. La lune était déjà montée, mais sa lumière n'avait pas encore atteint les dernières profondeurs de cette artère. La rue, si vide dans le jour, était maintenant pleine de monde, surtout devant les portes; et tous ces gens se remuaient avec une lenteur pesante ; les manches de chemise des hommes et les robes claires des femmes se détachaient légèrement de l'ombre, personne ne portait de chapeau. Tous les balcons des environs étaient occupés par les familles qui se réunissaient sous la lampe autour d'une petite table ou s'alignaient sur des fauteuils, suivant la grandeur du balcon ; les moins heureux passaient la tête par la porte. Les hommes étalaient leurs jambes, les pieds entre les montants de la grille, et lisaient des journaux qui tombaient jusqu'au sol, à moins qu'ils ne jouassent aux cartes, muettement pour des observateurs lointains, mais en frappant de grands coups sur la table ; les femmes avaient leur plein giron de couture à faire et ne perdaient que rarement un bref regard sur leur entourage ou sur la rue. Une blonde fragile, sur le balcon voisin, ne cessait de bâiller en renversant les yeux et en portant à sa bouche la pièce de lingerie qu'elle était en train de repriser; jusque sur les plus petits balcons les enfants se couraient après, ce qui importunait beaucoup les parents. Dans bien des chambres, on avait installé des



gramophones qui débitaient des romances ou des morceaux d'orchestre; on ne s'occupait pas beaucoup de cette musique, mais de temps en temps le père de famille faisait un signe et quelqu'un se hâtait d'entrer dans la pièce pour changer le disque. A nombre de fenêtres on voyait des couples complètement immobiles; juste en face de Karl l'un se tenait debout : le jeune homme avait passé son bras autour de la jeune fille et lui pressait la poitrine de la main ».

F. Kafka, 1946, *L'Amérique*, pp. 275-276

Cette scène paraît inimaginable : on a du mal à croire que l'on puisse réellement distinguer ces gens tels



qu'ils sont et exactement comme ils vivent. Et pourtant, nous voici plongés avec une grande précision dans la vie des habitants d'une ville. Ainsi, les isotopies génériques/humain/(macrogénérique) et /parties du corps/ indexent un nombre important de lexèmes. On pourrait encore noter que les/vêtements/ s'y rapportant jouent dans une moindre mesure un rôle dans le déploiement générique, qui ne serait toutefois pas complet si l'on omettait la place des /parties de maison/. Avec un réalisme étonnant, Kafka donne clairement à voir ici la face humaine de la ville : les balcons s'animent et des personnes de tous âges en sont les acteurs. C'est comme si toute l'humanité citadine était représentée ; être au balcon prend alors tout son sens. Pendant un moment, on oublierait presque que Karl y est prisonnier. En est-il d'ailleurs parfaitement conscient ?

Le tableau suivant détaille ces remarques :



UNITES SEMANTIQUES	Isotopies génériques			
	/HUMAIN/	/PARTIES DU CORPS/	/VETEMENTS/	/PARTIES DE MAISON/
'monde'	+			
'portes'				+
'gens'	+			
'chemise'			+	
'hommes'	+			
'robes'			+	
'femmes'				
'chapeau'			+	
'balcons'				+
'familles'	+			
'lampe'				+
'table'				+
'fauteuils'				+
'tête'		+		
'jambes'		+		
'pieds'		+		
'grille'				+
'blonde'	+			
'yeux'		+		
'bouche'		+		
'enfants'	+			
'parents'	+			
'chambres'				+
'père de famille'	+			
'pièce'				+
'fenêtres'				+
'couples'	+			
'jeune homme'	+			
'bras'		+		
'jeune fille'				
'poitrine'	+			
'main'		+		

Figure 5 : Tableau des isotopies génériques (balcon de Brunelda)



Quand et comment toute cette humanité des balcons des villes (dont Karl ne participe pas vraiment puisque aucune autre personne à son balcon, Robinson mis à part, n'est captif comme lui-même) s'anime-t-elle ? Le cadre temporel semble être la fin de journée, puisque la lune est déjà montée. Il fait sans doute encore chaud.

L'activité des gens, conditionnée par ces deux facteurs et combinée au fait qu'il est difficilement envisageable de s'agiter frénétiquement sur un balcon, se déroule au ralenti. De plus, personne ne s'occupe de ce que fait le voisin et vit simplement le moment présent. Cela semble assez naturel, bien que machinal. Karl, lui, dans une passivité totale, observe simplement et n'est pas victime de quelque hallucination que ce soit. Contrairement à la scène du balcon de New York, il distingue tous les éléments, qui restent repérables. Aucune angoisse ne répond à celle de la première description. Dans les deux cas, Karl n'est pas « individu » au sens propre mais simple spectateur.

Deux isotopies spécifiques sont clairement attestées dans cet extrait : le /ralentissement/ de toute activité et l'/indifférence/aux activités d'autrui et à toute activité autre que la sienne.



UNITES SEMANTIQUES	Isotopies spécifiques	
	/RALENTISSEMENT/	/INDIFFERENCE/
'lenteur pesante'	+	
'se détachaient légèrement'	+	
'se réunissaient'	+	
's'alignaient'	+	
'étalaient leurs jambes'	+	
'lisaient'		+
'avaient leur plein giron de couture'		+
'ne perdaient que rarement un regard'		+
'bâiller'	+	
'repriser'		+
'débitaient'	+	
'on ne s'occupait pas beaucoup'		+
'complètement immobiles'	+	
'se tenait debout'	+	

Figure 6 : Tableau des isotopies spécifiques (balcon de Brunelda)

Ramené à la situation de Karl, le décalage est frappant : il se trouve aux côtés de Robinson sur le balcon, ce qu'il n'a pas choisi. Alors que lui est pris dans une situation inconfortable et inextricable, les autres sont en famille, en couple, et ne prêtent pas plus attention à la vie des autres qu'au sort de Karl. Quant au rapport entretenu par l'ensemble des isotopies, ce n'est de toute évidence pas un rapport de successivité comme dans l'extrait précédent : il n'y a pas à proprement parler plusieurs temps dans la description mais les isotopies sont entremêlées.



3. Terme marqué et terme non-marqué

A contraster les deux extraits, nous avons donc d'un côté une scène de mobilité fiévreuse et de l'autre côté, une scène plutôt immobile ; dans le premier cas, une indistinction des choses *marquée* (au sens logique) et dans le second, une netteté de vision *non-marquée*. Ce qu'il est intéressant de noter alors, c'est que la comparaison de textes – comparables faut-il ajouter, met en évidence une combinatoire isotopique : aurait-on noté, dans le second texte, l'importance du fait que Karl distingue les choses nettement si, dans le premier, ce même héros n'était pas ébloui ? En d'autres mots, le terme sémantiquement marqué attire l'attention, par opposition, sur un terme non-marqué et quasi-invisible sans le premier. Ainsi, nous pouvons formuler l'hypothèse suivante : imaginons que nous soumettions seulement le deuxième texte à des lecteurs, il est probable qu'aucun d'entre eux ne consigne la netteté de lecteurs les deux textes et il est certain que beaucoup y verront, par contraste, cette propriété.

Aussi pourrait-on dire alors que ce sont bien les points de comparaison que nous possédons, peut-être les plus immédiats, qui conditionnent notre interprétation d'un texte. On pourrait même, en poussant plus avant le raisonnement, dire qu'en un sens LE texte lui-même est un objet flou, puisque l'activité interprétative peut le réorienter : certes les réseaux isotopiques sont donnés, mais chaque parcours active des points de résonance particuliers et produit des textes différents. Cela signifie bien que de deux lectures résulte non pas un seul texte, mais plutôt deux textes *apparentés*.



Nous voudrions donc insister sur le fait qu'un texte n'opère qu'une série de résonances individuelles, conditionnées par une multitude de facteurs dont nous n'avons présenté qu'un seul : l'analogie avec un autre extrait. Ainsi, que voit-on ? Que toute particularité sémantique, toute isotopie notamment, est susceptible de s'inviter par une sorte de *dialogisme* au cœur d'un autre parcours textuel que celui dont elle est issue : celle-ci devient alors le terme marqué qui correspond à l'*absence notable* d'une isotopie liée à la première par une relation d'opposition : un terme non marqué en somme. On pourrait donc dire qu'un parcours interprétatif est inévitablement enveloppé de virtuel, comme une multitude d'angles morts qui pointent vers des propriétés sémantiques d'autres textes. La lecture d'un texte est une expérience renouvelée et renouvelable qui ne permet jamais de l'atteindre. On passe par une multitude d'expériences, mais on n'obtient jamais LE texte. Ainsi, nous rejoignons C. Hagège lorsqu'il s'inquiétait du « prix payé pour la constitution d'un objet scientifique homogène » : l'objet scientifique homogène obtenu n'est pas même satisfaisant à tous les égards puisque en sémantique par exemple, on tend souvent à éliminer les virtualités et les variétés interprétatives individuelles. A. Culioli (2005 : 155-156), dans son style inimitable, n'hésitait pas à dire de même :

« C'est très naturel finalement de se dire que ça bouillonne dans notre tête, qu'il y a du sens qui peu à peu, comme je disais, se 'tréfile' ; et puis après, que vous avez le fil qui va à l'oreille d'autrui, et là aussi va, au contraire, donner comme de la levure, bouillonner ; que quelque chose va se



former, et puis que ça va devenir miraculeusement du sens, et en plus harmonieusement ajusté à l'autre bout ! ».

Certes chez l'auteur, c'est le rôle du co-énonciateur qui va être mis en avant, mais l'idée est bien que l'activité interprétative est bien souvent simplifiée en sémantique. Or nous voudrions montrer que le processus interprétatif est sans doute un acte profondément singulier et personnel, en nous appuyant sur un exposé des raisonnements logiques qui le sous-tendent, l'un d'eux en particulier.



4. L'abduction en linguistique

A côté des deux fameux mouvements logiques produits par notre esprit, *induction* et *déduction*, un troisième mérite que l'on s'y attarde un instant, d'autant que son inventeur, ou plutôt, son découvreur, n'est autre que C. S. Peirce, un philosophe bien connu des linguistes pour ses travaux sur le signe.

D'ailleurs, bien que les non-avertis n'y aient guère prêté attention jusqu'à présent, *l'abduction* retient l'attention de tous ceux qui s'intéressent précisément aux idées de ce grand opposant à Descartes que fut Peirce. Certains considèrent que l'exposé de l'abduction constitue même une bonne porte d'entrée vers la pensée de l'auteur. Ainsi, comme le précise G. Deledalle (1990 : 159) :

« La meilleure introduction à Peirce, dit Max Fisch (« The range of Peirce's relevance », p. 274), est son étude sur l'abduction qui date de 1907 et qui parut sous le titre « Guessing » dans *The Hound & Horn* en 1929 (vol.2, n°3) »

Le titre « guessing » est, comme nous allons le voir, bien représentatif de la réalité que recouvre la notion.

4.1 Définition

En effet, « l'abduction suggère une hypothèse ; la déduction en tire diverses conséquences que l'induction met à l'épreuve » (Deledalle, 1990 : 160). Mais cette brève précision ne permet pas de comprendre en détails de quoi



il s'agit, contrairement à cet extrait⁸ un peu long que nous mettrons à profit plus loin.

« Suppose I enter a room and there find a number of bags, containing different kinds of beans. On the table there is a handful of white beans; and, after some searching, I find one of the bags contains white beans only. I at once infer as a probability, or as a fair guess, that this handful was taken out of that bag. This sort of inference is called *making an hypothesis*. It is the inference of a *case* from a *rule* and a *result*. We have, then—

DEDUCTION.

Rule.--All the beans from this bag are white.

Case.--These beans are from this bag.

∴Result.--These beans are white.

INDUCTION.

Case.--These beans are from this bag.

Result.--These beans are white.

∴Rule.--All the beans from this bag are white

HYPOTHESIS.

Rule.--All the beans from this bag are white.

Result.--These beans are white.

∴Case.--These beans are from this bag ».

Comme le dit J. Chenu (1984 : 25), l'abduction – ici *hypothesis* – « est définie comme l'inférence par laquelle on passe d'un fait surprenant, et inexplicable par les connaissances actuelles et les théories admises, à une

⁸ C. S. Peirce, 1878, 'Deduction, Induction, and Hypothesis', 2.623.



hypothèse nouvelle capable d'en rendre compte ». Essayons de schématiser ce qui vient d'être dit :

DEDUCTION.

Loi. Tous les haricots (H) de ce paquet sont blancs (B)



Cas. Poignée = HB

NB : Disposant d'une loi, je peux en déduire tous les cas.

INDUCTION.

Loi. Tous les haricots (H) de ce paquet sont blancs (B)



Cas 1. Poignée = HB ; *Cas 2.* Poignée = HB ; *Cas 3.* Poignée = HB ...

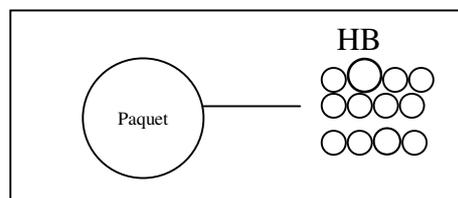
NB : A partir d'un nombre de cas identiques, je peux en induire une loi.

ABDUCTION.

Loi.
Tous HB

Cas.

Résultat curieux



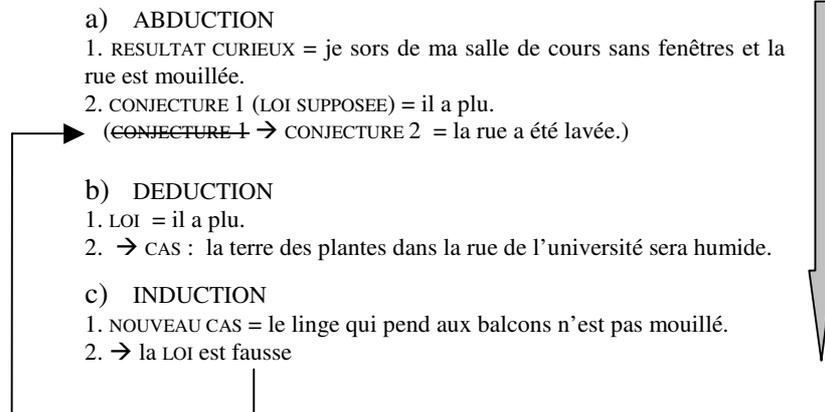


NB : Je me trouve devant un résultat curieux. Je fais une conjecture et suppose ainsi une loi selon laquelle ce paquet contient des haricots et tous les haricots de ce paquet sont blancs puis j'essaie de considérer le résultat que j'ai sous les yeux comme un cas de cette loi. Si tous les haricots de ce paquet sont blancs et si ces haricots viennent de ce paquet, il est naturel que les haricots sur la table soient blancs. En quelque sorte, je fais donc disparaître le résultat curieux.

Figure 7 : Triade déduction – induction – abduction (C. Cusimano)

On comprend bien dès lors que ces trois mouvements logiques, loin de s'opposer, soient complémentaires : ceux-ci peuvent ainsi constituer trois parties d'un seul raisonnement, une *boucle récursive*, comme beaucoup⁹ l'ont remarqué, soit une suite abduction – déduction – induction susceptible d'être réitérée tant que la bonne loi n'a pas été trouvée. Nous synthétisons le tout ci-dessous à travers un exemple aussi simple que celui de Peirce, le fameux exemple de la « rue mouillée ».

⁹ Cf. A. Pellissier-Tanon (2001).



NB : Je me trouve devant un résultat curieux. Je fais une conjecture et suppose ainsi une loi selon laquelle « il a plu » et j'explore par déduction les conséquences de cette loi. Or un nouveau cas contraire vient infirmer la loi : je dois donc induire que ma loi est fausse et supposer une nouvelle loi telle que le résultat curieux deviendrait un cas de cette loi, en l'occurrence que « la rue a été lavée ».

Figure 8 : Une boucle réursive (C. Cusimano)

Ce schéma est tout à fait comparable à celui que propose N. Everaert-Desmedt (1990 : 84) qui comporte quatre phases, la différence étant que le nôtre place le résultat curieux et la conjecture dans l'abduction elle-même. De plus, la déduction sert selon elle plutôt à falsifier l'hypothèse qu'à en explorer les conséquences.

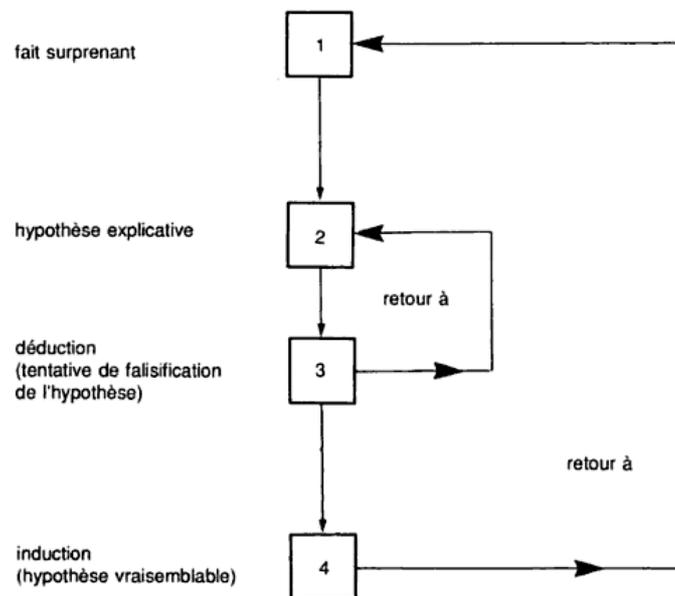


Figure 9 : Le processus abductif (N. Everaert-Desmedt)

Comme on le voit, l'abduction est le raisonnement qui permet de pénétrer une *logique des arguments probables*, et ainsi, de laisser l'esprit en suspens aussi longtemps qu'aucune nouvelle information ne vient infirmer la loi : c'est ce que L. Millet et I. Mourral (1995 : 7) appellent « une conjecture sans force probante, fondée sur une hypothèse tirée de l'expérience ». C'est à la fois le raisonnement scientifique par excellence, la démarche dite *hypothético-déductive*, ce doute méthodique, mais aussi un raisonnement que tout un chacun effectue chaque jour au cours de diverses activités.



4.2 Comment le texte s'individualise-t-il ?

Or, nous faisons ici l'hypothèse que le processus interprétatif textuel est d'une certaine manière lié à l'abduction, une abduction soudaine qui correspondrait à un angle de lecture ponctuellement adopté. Lorsque nous lisons, lorsque nous avons fini de lire, il est probable que nous fassions une hypothèse de lecture, prenant pour point de départ le texte comme un résultat curieux. En effet, on pourrait penser que tout extrait, tout ouvrage ou sélection se présentent à soi comme des objets de prime abord surprenants et qu'il convient – inévitable nécessité, comme nous l'avons vu – d'appréhender sous un angle propre. Comment le texte s'individualise-t-il ? Justement par une hypothèse de lecture, basée sur cette « expérience » dont parlaient L. Millet et I. Mourral, nécessairement personnelle, qui implique donc un facteur individuel capital dans tout procédé abductif.

A la lecture d'un extrait par exemple, le lecteur doit y trouver un « sens » : il tente alors de formuler une orientation interprétative telle que le texte, résultat curieux, ne soit plus surprenant mais au contraire un cas de cet angle d'approche supposé. Prenons le deuxième texte de Kafka donné *supra*, après lecture du premier : celui-ci se présente bien comme un objet surprenant et la perspective de lecture qui se construit ligne après ligne est que la description s'oppose à la première : ainsi, l'on comprend que c'est d'abord par son caractère immobile. L'isotopie spécifique /ralentissement/ vient particulièrement confirmer cette hypothèse ; mais l'on remarque aussi alors, et cette fois-ci sans que ce trait soit marqué par une quelconque isotopie, la netteté de la vision de Karl, contrairement au



premier texte. Tout se passe comme si l'on avait construit une loi qui pourrait être formulée comme suit : le texte 2 est en opposition avec le texte 1. Dès lors, on a tendance à produire des cas de cette loi en série, quand bien même une propriété ne serait pas sémantiquement marquée.

Ce que nous voulons donc montrer, pour le dire encore autrement, est que c'est l'angle de lecture qui fait le texte. Or l'approche d'un texte est nécessairement conditionnée, mais pas seulement par le global, comme tend à le dire la sémantique des corpus : elle l'est aussi par une multitude de virtualités constituées par tout ce qui entre en considération pour le lecteur : ses lectures précédentes (comme nous venons de le voir), des plus récentes aux moins récentes, et toutes ses autres expériences personnelles.

4.3 Validité de l'abduction

Dès lors, comment obtient-on une abduction valide, de même que C. Chollier parlait d'interprétation valide ? J. Chenu, citant Peirce (1878, 2.781), donne une grille de trois critères nécessaires et suffisants :

- a) « l'abduction est valide si se trouve valide le syllogisme déductif correspondant, obtenu en prenant l'hypothèse comme une prémisse (...). Plus généralement, de l'hypothèse choisie on doit pouvoir déduire les faits connus.
- b) le choix de l'hypothèse doit être tel qu'il permette à l'abduction de remplir son « contrat », c'est-à-dire d'augmenter nos connaissances, en les rapprochant de plus en plus de la vérité. Cet objectif implique évidemment le troisième critère :



- c) l'hypothèse doit relever du verdict de l'expérience. »

Ainsi, il faut, en dernière condition, que l'abduction soit vérifiable « pratiquement », ou plus exactement que ses conséquences le soient. Faisant l'hypothèse que les deux textes de Kafka sont en opposition, il faut donc que des isotopies s'opposent « réellement », ce qui ici le cas, puisque /ralentissement/ réplique bien à /tumulte/, /mouvement/ et /violence/ ; la seconde condition est que l'on augmente nos connaissances, ce vers quoi l'on tend en essayant de livrer une interprétation neuve d'un texte ; et l'on répond à la première condition en disant que le syllogisme :

- [Prémisse 0 (facultative) : les textes contiennent des isotopies.]
- M-T Prémisse 1 : les textes qui s'opposent (M) opposent des isotopies (T).
- t-M Prémisse 2 : les deux textes de Kafka (t) sont des textes qui s'opposent (M).
- t-T Conclusion : les deux textes de Kafka (t) opposent des isotopies (T)

est *valide*¹⁰ puisqu'il contient trois termes différents : un grand terme *T* (« opposent des isotopies »), un moyen terme *M* (« les textes qui s'opposent ») et un petit terme *t* (« les deux textes de Kafka ») ; en outre, la prémisse 1 (majeure) est bien constituée de *T* et *M*, la

¹⁰ Faute de place, nous n'énumérerons pas ici tous les critères qui font de ce syllogisme un syllogisme valide, mais seulement quelques-uns, l'essentiel étant ailleurs.



prémisse 2 de t et M , et la proposition de la conclusion met bien en rapport t et T par le biais du moyen terme M .

Mais, d'un point de vue non plus de la validité de l'abduction mais de sa force, rappelons que dans le cadre des arguments probables, si l'inférence doit être plus qu'un pari, elle est toutefois condamnée à n'être que le plus vraisemblable possible, ce qui sied particulièrement bien au cas de l'interprétation textuelle. Le lecteur donne à lire un nouveau « texte », discutable, réécrit et pourvu de ses virtualités propres.



Conclusion

Au terme de ce travail expérimental, les risques théoriques pris ici nécessitent qu'on revienne dessus quelques instants.

Nous avons essayé d'insister sur le fait que l'interprétation est toujours le fait d'un locuteur, considération qui ne tient parfois qu'en quelques lignes dans les travaux herméneutiques. Pour cela, deux textes de Kafka nous ont permis de montrer que les lectures s'influencent l'une l'autre, et que, par conséquent, les virtualités interprétatives dépendent des lectures des locuteurs. Poussant plus avant le raisonnement, nous avons estimé que ces lectures déjà effectuées n'étaient qu'une partie des orientations interprétatives possibles et imaginé que la dimension individuelle complète du locuteur est constitutive du processus interprétatif.

Dans ce cadre, l'abduction peircéenne qui fonctionne comme une grille de lecture hypothético-déductive joue selon nous un rôle majeur dans les mouvements logiques mis en œuvre dans toute interprétation.



Bibliographie

□ LINGUISTIQUE ET SEMANTIQUE GENERALES

- CHOLLIER C. (2005) *Littérature et sémantique des textes*. Texto ! en ligne à l'adresse :
<<http://www.revue-texto.net/index.php?id=630>>
- CULIOLI A. (2002) *Variations sur la linguistique*, entretiens avec F. Fau. Paris : Klincksieck.
- CULIOLI A. (2005) *Onze rencontres sur le langage et les langues*. Paris : Ophrys.
- LE NY, J.-F. (1979) *La sémantique psychologique*. Paris : P.U.F.
- MAHMOUDIAN M. (1997) *Le contexte en sémantique*. Louvain-la-Neuve : Peeters.
- PEIRCE C. S. (1978), *Ecrits sur le signe*, Paris : Seuil.
- RASTIER F. (1987) *Sémantique interprétative*. Paris : P.U.F.
- RASTIER F. (1989), *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- RASTIER F. (1996) « La sémantique des textes : concept et application » in *Hermes n°16*, Aarhus.
- SAUSSURE F. de (1916) *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- VISETTI Y.-M. (1998) *La place de l'action dans les linguistiques cognitives*. Texto ! en ligne à l'adresse :
<http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti_Formes1.html>
- VISETTI Y.-M. (2003) *Formes et théories dynamiques du sens*. Texto !. en ligne à l'adresse :
<http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti_Formes1.html>

□ KAFKA

- DELEUZE G. & GUATTARI F. (1996) *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris : Minit.
- GILLI Y. (1984) *Étude sémiologique du roman de F. Kafka « Amerika » : problèmes de méthodologie*. thèse d'état, ANRT.
- GILLI Y. (1985) *A propos du texte littéraire et de F. Kafka: théories et pratique*. TALC, Presses-Universitaires de Franche-Comté.
- HERMSDORF K. (1966) *Wetbild und roman*. Berlin : Rutten & Loening.
- MONTANDON A. (1994) « La répétition chez Kafka » in *La répétition linguistique générale*, Association des publications de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Blaise-Pascal.
- MOSER-VERREY M. (1992) « Amerika ou le corps du disparu » in *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 5, n° 2. Association canadienne de traductologie.



SUDAKA-BÉNAZÉRAF J. (2001) *Le regard de Franz Kafka, Dessins d'un écrivain*. Paris : Maisonneuve & Larose.

□ **PEIRCE (ABDUCTION)**

PEIRCE CH. S. (1984) *Peirce – Textes anticartésiens* (présentation et traduction de Joseph Chenu). Paris : Aubier.

DELEDALLE Y. (1990) *Lire Peirce aujourd'hui*. Bruxelles : De Boeck.

EVERAERT-DESMEDT N. (1980) *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*, Liège : Mardaga.

MILLET L & MOURRAL I. (1995) *Petite encyclopédie philosophique*, Paris : Editions Universitaires.

PELLISSIER-TANON A. (2001) « L'induction, au cœur du dilemme des savoirs en sciences de gestion » in *Stratégies, Actualité et futurs de la recherche*. Paris : Vuibert.



Annexes

1. Sur le balcon à New-York

„Ein schmaler Balkon zog sich vor dem Zimmer seiner ganzen Länge nach hin. Was aber in der Heimatstadt Karls wohl der höchste Aussichtspunkt gewesen wäre, gestattete hier nicht viel mehr als den Überblick über eine Straße, die zwischen zwei Reihen förmlich abgehackter Häuser gerade und darum wie fliehend in die Ferne sich verlief, wo aus vielem Dunst die Formen einer Kathedrale ungeheuer sich erhoben. Und morgen wie abend und in den Träumen der Nacht vollzog sich auf dieser Straße ein immer drängender Verkehr, der von oben gesehn sich als eine aus immer neuen Anfängen ineinandergestreute Mischung von verzerrten menschlichen Figuren und von Dächern der Fuhrwerke aller Art darstellte, von der aus sich noch eine neue vervielfältigte wildere Mischung von Lärm, Staub und Gerüchen erhob, und alles dieses wurde erfaßt und durchdrungen von einem mächtigen Licht, das immer wieder von der Menge der Gegenstände zerstreut, fortgetragen und wieder eifrig herbeigebracht wurde und das dem betörten Auge so körperlich erschien, als werde über dieser Straße eine alles bedeckende Glasscheibe jeden Augenblick immer wieder mit aller Kraft zerschlagen“.

2. Sur le balcon de Brunelda

„Karl stand auf, lehnte sich ans Geländer und sah auf die Straße hinunter. Der Mond war schon sichtbar, in die Tiefe der Gasse drang sein Licht aber noch nicht. Die am Tag so leere Gasse war besonders vor den Haustoren gedrängt voll Menschen, alle waren in langsamer schwerfälliger Bewegung, die Hemdärmel der Männer, die hellen Kleider der Frauen hoben sich schwach vom Dunkel ab, alle waren ohne Kopfbedeckung. Die vielen Balkone ringsherum waren nun insgesamt besetzt, dort saßen beim Licht einer Glühlampe die Familien je nach der Größe des Balkons um einen kleinen Tisch herum oder bloß auf Sesseln in einer Reihe oder sie steckten wenigstens die Köpfe aus dem Zimmer hervor. Die Männer saßen breitbeinig da, die Füße zwischen den Geländerstangen hinausgestreckt und lasen Zeitungen, die fast bis auf den Boden reichten, oder spielten Karten, scheinbar stumm aber unter starken Schlägen auf die Tische, die Frauen hatten den Schooß voll Näharbeit und erübrigten nur hie und da einen kurzen Blick für ihre Umgebung oder für die Straße, eine blonde schwache Frau auf dem benachbarten Balkon gähnte immerfort, verdrehte dabei die Augen und hob immer vor den Mund ein Wäschestück, das sie gerade flickte, selbst auf den kleinsten Balkonen verstanden es die Kinder einander zu jagen, was den Eltern sehr lästig fiel. Im Innern vieler Zimmer waren Grammophone aufgestellt und bliesen Gesang oder Orchestralmusik hervor, man kümmerte sich nicht besonders um diese Musik, nur hie und da gab der Familienvater einen Wink



und irgendjemand eilte ins Zimmer hinein, um eine neue Platte einzulegen. An manchen Fenstern sah man vollständig bewegungslose Liebespaare, an einem Fenster Karl gegenüber stand ein solches Paar aufrecht, der junge Mann hatte seinen Arm um das Mädchen gelegt und drückte mit der Hand ihre Brust.“